

XYZ. La revue de la nouvelle

Une vie en papier

Georges-Olivier Châteaureynaud



Numéro 19, automne–août 1989

Auteurs de NYX

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Châteaureynaud, G.-O. (1989). Une vie en papier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (19), 16–18.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La collection Siegling-Brunet constitue sans doute le plus vaste ensemble de photographies consacrées à une seule et même personne.

Kathrin Lætitia Siegling est née le 12 janvier 1939 à Londres. Elle est morte à Amiens, où elle s'était installée avec son mari François Brunet, le 14 avril 1960. Elle a donc vécu quelque 7 750 jours au long desquels, à raison d'une douzaine de clichés par vingt-quatre heures, elle fut photographiée 93 284 fois. À ma connaissance, les négatifs n'ont pas été conservés, mais les 93 284 épreuves l'ont été. Meticuleusement numérotées et classées, elles tiennent dans cinq grandes cantines métalliques dont je fis l'acquisition lors de la vente publique de la succession Brunet, en 1974. Faut-il préciser que j'enlevai, à l'époque, le lot entier pour une bouchée de pain? Ni danseuse étoile, ni actrice de cinéma, ni championne olympique de quoi que ce soit, ni égérie d'un homme célèbre, Kathrin Siegling n'a joui de son vivant d'aucune notoriété susceptible de conférer à son effigie une quelconque valeur marchande. Victimes d'une absence d'imagination trop répandue pour qu'on s'attarde à la stigmatiser, les héritiers de François Brunet ont bradé au prix des cantines qui la contenaient cette somme iconographique unique au monde: la vie d'une femme saisie et fixée heure après heure, de sa naissance à sa mort.

Ici, il me semble qu'il convient de résumer la biographie et d'esquisser le portrait de l'homme étrange et tourmenté que fut, dans la dernière partie de son existence, Anthony Mortimer Siegling, le père de Kathrin.

Cinquième enfant d'un baronnet du *Cheshire*, il était né en 1890 et avait combattu sur le front d'Artois lors du premier conflit mondial. À la veille du second, il exerçait avec succès la profession d'avocat d'affaires à Londres. Après de courtes fiançailles, il épousa Louise Mary Atkinson. Il avait alors quarante-huit ans. Louise Mary, de trente ans plus jeune que lui, mourut de fièvre puerpérale peu de temps après avoir donné naissance à Kathrin. Pour moi, la cruelle brièveté de ce bonheur tardif explique ce qu'il faut bien appeler la «folie» d'Anthony Siegling. Fiancé, marié, père et veuf en l'espace d'une dizaine de mois, il ne se consola jamais de la mort de son épouse. Il aurait pu, comme cela s'est vu parfois, en concevoir une rancœur morbide à l'égard de l'enfant. Il n'en

fut rien. Au contraire, il lui voua un attachement légitime dans son principe, mais excessif dans ses manifestations — dans une d'entre elles au moins.

La disparition d'un être cher laisse en nous un vide qu'il s'agit de combler d'une façon ou d'une autre. Les psychologues nomment «travail du deuil» cette lente cicatrisation, et l'on sait quels dangers nous courons si elle ne s'effectue pas: asthénie, vulnérabilité accrue, dépérissement... Dans l'égarement de la douleur, Anthony Siegling se mit en tête de retrouver, de ressusciter Louise Mary dans la personne à peine ébauchée de Kathrin. Mieux encore, à travers la petite fille il s'appropriait tout ce qui lui avait échappé de la vie de la mère. Il épierait son enfance et son adolescence, il en garderait les images successives, il s'opposerait à leur dilution dans le flot acide du temps comme personne ne l'avait jamais fait avant lui.

Son aisance matérielle facilita la réalisation de ce qui n'aurait été, pour un homme moins riche, qu'une rêverie sans lendemain. Ses obligations professionnelles lui interdisant de le faire lui-même avec l'assiduité nécessaire, il embaucha un photographe à demeure qu'il chargea de prendre des clichés de Kathrin à intervalles réguliers du matin jusqu'au soir. Il pratiquait lui-même la photographie dès avant son veuvage. Chaque soir, en rentrant de la *City*, il procédait lui-même au développement et au tirage de la moisson d'images de la journée.

Il faut se représenter ce qu'ont été, pour lui et pour elle, ces vingt années de routine inflexible. Pendant vingt ans, Anthony Siegling ne s'est pas couché sans être passé par le sas baigné de lumière rouge de son laboratoire, sans y avoir sélectionné, agrandi, révélé et fixé, séché et glacé une douzaine de portraits de sa fille. Quels ont pu être alors son état d'esprit, ses réflexions, son exaltation et sans doute parfois sa lassitude? Dans son infinie patience, de nuit en nuit, de cliché en cliché, lui arrivait-il, en discernant tel changement à peine perceptible sur les traits de Kathrin, de surprendre le temps à l'œuvre? Car c'est bien le mystère du temps qui se trouve piégé dans la continuité de la collection Siegling-Brunet. Kathrin est, en apparence, exactement semblable à elle-même d'une photo à l'autre, et pourtant la première nous montre un nouveau-né, et la dernière une morte de vingt ans...

Mais la passion du père, au plein sens du terme, ne peut nous faire oublier celle de la fille. D'après mon enquête, sept photographes se succédèrent auprès d'elle. J'en ai retrouvé et interrogé plusieurs. Le plus

intelligent, le plus sensible d'entre eux, John Cory, m'a dit sans ambages qu'il tenait Anthony Siegling pour un fou criminel, qui avait fait de la vie de Kathrin un calvaire. Elle avait treize ans, quand il prit ses fonctions chez Siegling. Il n'y resta que quelques mois, tant cet emploi lui déplut. J'ai encore en mémoire les mots dont il usa pour le décrire. «Monsieur, me dit-il, ce n'était pas de la photographie. C'était de l'espionnage, de la persécution, de la cruauté mentale! La pauvre gosse m'est apparue comme un animal traqué... Elle avait quelque chose d'une biche qui entendrait indéfiniment la brindille craquer sous la patte du loup. Elle était mignonne, ça oui, mais pâle, pâle, des traits tirés, une lueur d'angoisse dans le regard!... Et pleine de tics! Elle cillait sans cesse. Non, voyez-vous, ce n'était pas humain, de faire endurer ça à une petite fille. J'ai préféré tout plaquer. J'ai dit pourquoi au père. Il ne m'a pas écouté. Il m'a jeté mon dernier salaire à la figure. Nous avons failli nous battre. Bah! C'était un fou, voilà tout!»

Kathrin mourut des suites d'une chute mortelle dans l'escalier de la maison de ses beaux-parents à Amiens, au printemps 1960. Elle venait d'épouser François Brunet. Elle avait fait sa connaissance à l'occasion d'une cérémonie commémorative des combats du groupe d'armées Haig auxquels avait participé son père. François Brunet était photographe de presse. Le jour de leur rencontre, il couvrait la manifestation pour le compte d'un grand quotidien régional.

Quant à moi, en dépit des refus auxquels je me suis heurté jusqu'ici, je ne désespère pas de convaincre un jour un mécène de financer le musée dont je rêve, et où serait enfin exposée *in extenso* la collection dont le hasard m'a fait le dépositaire. Car je ne puis m'empêcher de penser que la destinée de Kathrin Siegling-Brunet et les 93 284 clichés qui la restituent appartiennent désormais au patrimoine artistique de l'humanité.

À PARAÎTRE / AUTOMNE 1989

JEAN DÉS Y

UN DERNIER CADEAU POUR CORNÉLIA

XYZ / collection L'ÈRE NOUVELLE